

Zeitschrift: Judaica : Beiträge zum Verstehen des Judentums
Herausgeber: Zürcher Institut für interreligiösen Dialog
Band: 37 (1981)

Buchbesprechung: Rezensionen

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REZENSIONEN

Brevard S. Childs, INTRODUCTION TO THE OLD TESTAMENT AS SCRIPTURE.
SCM Press Ltd., London 1979. 688 Seiten, £ 17.50.

Das Besondere dieser «Einleitung in das Alte Testament» bringt die Wendung «*as Scripture*» zum Ausdruck. Der Vf. schreibt im Vorwort (S. 15f.): «Ich bin nun überzeugt, dass die Beziehung zwischen dem historisch-kritischen Studium der Bibel und ihrem theologischen Gebrauch als religiöse Literatur innerhalb einer Gemeinde des Glaubens und der Praxis vollkommen (neu) überdacht werden muss.» Absicht seines Werkes ist, «Form und Funktion der hebräischen Bibel in ihrer Rolle als heilige Schrift für Israel zu beschreiben.» Infolgedessen wird schon im ersten Teil («*The Old Testament: Introduction*»; S. 27-106) nicht nur die Geschichte der Einleitungswissenschaft dargestellt, sondern «*The Problem of the Canon*», «*Canon and Criticism*», «*Text and Canon*» kommen ausführlich zur Sprache. Mit dem sechsten, dem Schlussteil («*Conclusion*»), schliesst sich der Kreis: «*The Hebrew Scriptures and the Christian Bible*» (S. 657ff.). Anzuerkennen ist, dass der Vf. die hebräische Bibel immer auch als jüdischen Kanon betrachtet und überhaupt jüdische Traditionen und Auslegung berücksichtigt. Dem Einwand, dem Childs widerspricht, dass christliche Theologie niemals den masoretischen Kanon akzeptieren könne (S. 662), wäre auch entgegenzuhalten, dass dieser Kanon schlussendlich in dem nicht-verworfenen Gottesvolk entstanden ist, und insofern für die Kirche durchaus dialektisch «akzeptabel» ist. Childs' Auffassung ist m.E. eine Voraussetzung zu einem tieferen christlich-jüdischen Dialog (siehe S. 82). In den Teilen zwei bis fünf geht Childs entsprechend der Einteilung des masoretischen Kanons auf den Pentateuch (S. 109ff.), die früheren Propheten (S. 229ff.), die späteren Propheten (S. 305ff.) und die Schriften (S. 501ff.) ein. Über jedes Buch handelt er in drei Schritten: 1. *Historical Critical Problems*; 2. *The Canonical Shape of...*; 3. *Theological and Hermeneutical Implications* (etwas abweichend bei den Königsbüchern: 1...; 2...; 3. *The Problem of Chronology in the Books of Kings*; 4. *Hermeneutical Implications of Canonical Shaping*; S. 281ff., (auch bei Jesaja, Psalmen, Hiob). Childs spricht (noch) von dem Jahwisten, dem Elohisten und der Priesterschrift als «Quellen» («*Individual sources*», S. 120ff.). Es handelt sich wohl eher um Bearbeitungen und Ergänzungen, was im Hinblick auf den «Kanon» relevant wäre. Childs' Bemühung um eine «kanonische» Interpretation ist eine notwendige Ergänzung der historisch-kritischen Methode, deren Ergebnisse der Vf. oft in ihrer Fragwürdigkeit aufdeckt, die er aber nicht prinzipiell in Frage stellt. «Historische» und «kanonische» Untersuchung müssten einander durchdringen, auch damit letztere nicht zu einem naiven Fundamentalismus im weiteren Sinn ausartet. M.E. wäre es notwendig, bei der «kanonischen» Interpretation zu fragen, in welchen Gruppen und Kreisen ein Text besondere Autorität genoss, auch wenn die Beantwortung nicht sicher ist. Childs neigt dazu, das «Gottesvolk» einheitlich zu sehen, was wohl selten der Fall war (z.B. S. 393). Es ist zu hoffen, dass der «kanonische» Ansatz Schule macht und in der biblischen Theologie fruchtbar wird. Eine Übersetzung des Buches wäre wünschenswert. In einer Neuauflage oder Übersetzung sollten kleinere Mängel berichtigt werden: S. 65 müsste es Jes 11,6ff. heissen, S. 357 «Die Völker...», S. 381 «*a heilsgeschichtliches schema*» oder S. 396: «nach der (geistigen Heimat)». Childs gibt «Nachgeschichte» mit «*afterlife*» wieder (S. 323). Für «Nachinterpretation» passt dieser Terminus nicht ganz. Wäre «*continued interpretation*» möglich (S. 359; 369)?

Herbert Schmid.

Magnus Magnusson, AUF DEN SPUREN DER BIBEL. Die berühmtesten Überlieferungen des Alten Testaments — von der Archäologie neu entdeckt. Heyne Sachbuch Nr. 7150. Wilhelm Heyne Verlag, München 1981. 316 S. DM 10.80.

Es ist eine begrüßenswerte Initiative, dass das bereits 1978 im Bertelsmann-Verlag in München in deutscher Übersetzung erschienene Werk des Vf.'s *The Archaeology of the Bible Lands* nun auch als Taschenbuch einem breiten Leserpublikum zugänglich gemacht wird. Man hört ja immer wieder, die Bibel sei auch heute noch ein sogenannter «Bestseller» und es ist zu ihrem wirklichen Verständnis nicht unwichtig, auch den kulturellen und zivilisatorischen Hintergrund zu kennen, aus dem sie hervorgegangen ist. Die Archäologie hat uns in dieser Hinsicht gerade in den letzten Jahrzehnten viele neue Erkenntnisse vermittelt, dank derer, um es mit der Vorstellung des Buches auf der vierten Umschlagseite zu sagen, «... aus Sagen, Mythen und Märchen der historische Kern der israelitischen Frühgeschichte freigelegt wurde».

Eine Zeittafel, ein kurzes Literaturverzeichnis und ein Register erweisen dem Leser einen schätzenswerten Dienst.

K. H.

Roger Moser, GOTTESERFAHRUNG BEI MARTIN BUBER. Verlag Lambert Schneider, Heidelberg 1979, 389 S.

Cet ouvrage est le développement d'une thèse de doctorat soutenue à la faculté de Fribourg (Suisse) en 1973.

Après que la recherche historique eut relativisé certaines affirmations dogmatiques et bibliques, il était essentiel de mettre en évidence *où* et *comment* on peut faire l'expérience de Dieu, entendre Sa voix révélatrice.

C'est en réfléchissant sur l'œuvre d'un penseur juif, Martin Buber, qu'un théologien chrétien, Roger Moser, cherche une réponse.

Pour savoir ce qu'est l'expérience, et, plus précisément, l'expérience de Dieu, R. M. examine d'abord les témoignages de philosophes tels Husserl, du psychologue Jung, et des théologiens comme J. H. Newman, Guardini, Urs von Balthasar, Rahner, etc., ceci afin de trouver un langage commun.

Quoique leur point de départ soit très différent, ils s'accordent à dire que l'expérience se fait de façon concrète et directe avec le «matériel terrestre».

Pour les théologiens l'expérience de Dieu n'est pas irrationnelle, elle est liée à une situation existentielle.

R. M. va maintenant interroger Martin Buber.

Avant de formuler ce dont les hommes ont besoin, Buber dégage d'abord la racine de toutes les formes de décadence. Il la trouve dans la dichotomie entre le monde et l'esprit, le monde pris comme lieu concret des situations humaines, ici et maintenant. Or l'esprit en se coupant du concret devient intellect pur, et le monde agitation d'où l'esprit est absent.

L'esprit «désincarné» prend alors possession de la vérité, il en dispose, mais ne la reçoit plus de Celui qu'on ne peut concevoir ; il essaye de tout dominer par abstraction et systématisation, et de ce fait, il se sépare de plus en plus de la réalité. Buber voit en Hegel le sommet de cette façon de voir : «Son système est quelque chose qu'on peut penser mais dans lequel on ne peut pas vivre.»

Le sujet de l'esprit désincarné est le «je» replié sur lui-même. Il vise à se servir des choses et des hommes. Dieu ne reste présent que comme symbole sacré ayant tout fixé et déterminé ;

c'est un Dieu fabricant, non un Dieu Créateur. L'esprit désincarné rend toute relation authentique impossible.

Plus que le Judaïsme, Buber voit le Christianisme imprégné de cet esprit depuis Jean, qui, selon lui, interpose un médiateur entre Dieu et les hommes en la personne de Jésus, et depuis Paul, qui sépare le monde profane du sacré.

Est-ce qu'un chrétien peut faire dans ces conditions l'expérience de Dieu ? R. M. répond par l'affirmative en montrant qu'en réalité les dogmes chrétiens ne sortent pas de spéculations en l'air, mais de l'expérience vécue des hommes qui ont reconnu en Jésus-Christ le point ultime de Dieu se penchant sur l'homme.

Pour Buber, ne reste que ce qui s'élève au dessus de l'abîme, qu'il soit actuel ou originel : «le coup d'aile de l'Esprit et de la Parole Créatrice». On trouve ici le centre de la pensée de Buber.

Le «*Ruach*» de la Bible, Esprit de Dieu, Esprit des origines, Esprit de vie, mène, avec la participation de l'homme, l'histoire vers le but eschatologique : retrouver l'unité. Ce même Esprit agit dans chaque relation humaine vraie (je-tu), où l'homme réalise l'unification de lui-même.

Dieu parle à l'homme dans la nature et dans l'histoire. Toute la vie humaine est Parole de Dieu, et réponse à Dieu. Parole toujours imprévisiblement nouvelle éclairant le sens du langage ancien. Pour Buber, l'expérience vient avant la réflexion, et la compréhension ne se fait que graduellement. Comme nous dit le Psaume 73, l'expérience de Dieu doit corriger l'idée que nous nous faisons de Dieu. Ainsi, et contre toute interprétation allégorique de la révélation biblique, la Bible est pour Buber l'expérience faite par l'homme de l'Innommable ; expérience prophétique : «Il nous arrive quelque chose que nous ne pouvons attribuer à notre monde — nous ne pouvons le comprendre, nous ne pouvons que le croire.»

Buber a dû passer à travers le feu de la critique de la religion, et s'expliquer avec Feuerbach, Marx, Nietzsche. Il a dû s'éloigner aussi bien d'un dieu métaphysique que d'un dieu utilitaire qui, ni l'un ni l'autre, ne sont Présence. Dans sa quête de Dieu, il n'a trouvé aucune aide dans la religion historique, ni dans sa dogmatique abstraite, ni dans le rituel qui fige dans la répétition tout dynamisme intérieur et occulte la relation avec Celui qui est sans limite. Aucune aide pour le monde actuel qui se croit incapable de croire en Dieu ne viendra de ce côté-là. Dieu doit être découvert dans une expérience concrète...

Buber place de façon toute nouvelle l'expérience de Dieu dans l'unification de soi ; elle se réalise dans le dialogue «je-tu» qui s'ouvre sur le «Tu» Éternel, ce Dieu en Lequel on ne croit pas à l'aveugle et dont on ne conclut pas, non plus, l'existence à partir de déductions intellectuelles, mais dont on fait l'expérience parce qu'Il est le Dieu de la Création, de la Révélation, de la Rédemption. Le païen est celui qui ne sait pas reconnaître Dieu dans ces différentes manifestations, et nous sommes tous païens dans la mesure où nous ne L'y reconnaissons pas.

Le Judaïsme se montre comme le fruit parvenu à maturité, d'un processus intégrant les différentes expériences de Dieu dans lesquelles il a reconnu le Dieu Unique, ce Dieu qui pour les Chrétiens se manifeste de façon ultime en Jésus, en Qui l'unification de la création s'accomplit déjà.

Dans cet ouvrage riche et dense, l'expérience chrétienne se met à l'écoute de l'expérience juive et s'en instruit ; tout en marquant les différences, il témoigne de la richesse et de la fécondité du dialogue ; ce n'est pas la moindre de ses originalités.

Martine de Morant.

Hans Hermann Henrix (Hrsg.), JÜDISCHE LITURGIE. Geschichte — Struktur — Wesen. Verlag Herder, Freiburg i. Br. 1979. Quaestiones Disputatae, Band 86. 160 S. DM 26.00.

Schalom Ben-Chorin, BETENDES JUDENTUM. Die Liturgie der Synagoge. J. B. C. Mohr (Paul Siebeck), Tübingen 1980, 225 S. DM 32,00.

Jakob J. Petuchowski, GOTTESDIENST DES HERZENS. Eine Auswahl aus dem Gebetschatz des Judentums. Verlag Herder, Freiburg i. Br. 1981. 144 S. DM 19,80.

Wenn man aus der Zahl der in den letzten Jahren über jüdische Liturgie veröffentlichten Bücher einen Schluss ziehen darf, dann muss man wohl sagen, dass das Interesse daran im Wachsen begriffen ist.

Der von H. H. Henrix herausgegebene Band *Jüdische Liturgie* fasst die Referate zusammen, die auf der vom 16. bis 19. März 1978 in Aachen stattgefundenen Tagung gleichen Namens gehalten wurden, die gemeinsam von der Evangelischen Akademie Arnoldshain und der Bischöflichen Akademie Aachen veranstaltet worden war. Er enthält Beiträge von Johann Maier (Köln), Jakob J. Petuchowski (Cincinnati), Clemens Thoma (Luzern) und Hermann Reifenberg (Bamberg).

Obwohl das Standardwerk von Ismar Elbogen, *Der jüdische Gottesdienst in seiner geschichtlichen Entwicklung*, 1962 neu aufgelegt wurde, ist es gewiss kein unnützes Unterfangen, einzelne Aspekte der jüdischen Gebetsliturgie neu zu beleuchten, umso mehr als die wichtigen Zusätze, die diesem Werk in der 1977 erschienenen hebräischen Übersetzung beigegeben wurden, nicht in deutscher Sprache zugänglich sind, und auch das bedeutende, ebenfalls hebräisch geschriebene Buch von J. Heinemann über das Gebet im Talmud bislang auch nur in englischer Sprache aufliegt (*Prayer in the Talmud*. Berlin-New York 1979).

Aus der Feder des jüdischen Liturgiewissenschaftlers J. J. Petuchowski stammen eine allgemeine *Einführung in die Geschichte der jüdischen Liturgie* (I), eine Abhandlung über das «Höre Israel» (IV), über das *Achtzehngebet* (V), über den *Aufbau und die Struktur des synagogalen Gottesdienstes* (VII) und über *Liturgiereform im Judentum heute* (VIII). Vor allem der letzte Beitrag liefert wenig bekannte Einzelheiten über die zahlreichen liturgischen Experimente im Reformjudentum, dem der Vf. angehört, was ihn aber nicht hindert, einzelne Erscheinungen auf diesem Gebiet absolut kritisch zu beurteilen.

J. Maier, der ja die deutsche Übersetzung der sogenannten «Tempelrolle» besorgt hat (*Die Tempelrolle vom Toten Meer*. München 1978), analysiert *Aspekte der Kultfrömmigkeit im Lichte der Tempelrolle von Qumran* (II), mit sehr interessanten Betrachtungen über Brücken zwischen Tempelfrömmigkeit und synagogaler Frömmigkeit. Vom selben Vf. stammt dann auch der Beitrag über den *Pijjut* (synagogale Poesie).

Beachtung verdient vor allem der Artikel von Cl. Thoma über *Biblisches Erbe im Gottesdienst der Synagoge* (III), in dem er zeigt, dass die im synagogalen Gottesdienst so überaus zahlreich vorhandenen biblischen Elemente nicht immer einen direkten Weg gegangen sind, sondern sich zum Grossteil aus dem pastoralen Engagement des Jerusalemer Kultpersonals heraus erklären. In einem weiteren Beitrag, *Die jüdische Liturgie und die Kirchen* (IX), räumt der Vf. mit manchen grob vereinfachenden Vorstellungen auf, die auf diesem Gebiet gang und gäbe sind und zeigt anschaulich, dass der christliche Gottesdienst weithin eine Bestätigung des jüdischen Betens ist.

Das Schlusswort stammt von H. Reifenberg: *Der christliche Liturgiker vor dem jüdischen Gottesdienst* (X).

Im Vorwort weist H. H. Henrix auf die Notwendigkeit hin, immer wieder vom neuen einen Kompromiss in der Umschreibung hebräischer Termini zu finden. Ergebnis: Jeder Autor hat scheinbar seine eigene Transkription...

Wertvoll ist an dem Buch auch die Fülle bibliographischer Hinweise auf neuere einschlägige Literatur.

Betendes Judentum von Schalom Ben-Chorin ist aus Vorlesungen hervorgegangen, die der Vf. im Sommersemester 1980 an der Evangelisch-Theologischen Fakultät der Universität München gehalten hat. An sich könnte man denken, dass die auf diesem Gebiet vorhandene verhältnismässig umfangreiche Literatur Abhandlungen dieser Art, die bei aller individuellen Note nichts wesentlich Neues bringen, unnötig machte. Doch betont der Vf. sehr richtig im Vorwort, dass sich diese Literatur hauptsächlich an jüdische Leser wendet, während man einer christlichen Hörer- und Leserschaft diese Begriffe in einer ihnen gemässen Terminologie darbieten muss. B.-Ch. bemerkt dazu noch (S. 7):

«Der christlich-jüdische Dialog wird in unserer Zeit zu einem wesentlichen Bestandteil theologischer Besinnung. Die Krönung dieses Dialogs aber ist das gemeinsame Gebet zum Gott Abrahams, Isaaks und Jakobs, der sich uns in der Bibel offenbart.»

Die mit der Veröffentlichung seiner Vorlesungen verfolgte Absicht drückt der Vf. folgendermassen aus (ebd.):

«Das vorliegende Buch will Kenntnis vom jüdischen Gottesdienst in Synagoge und Haus, von seinem Werden und Wachsen, seiner Geschichte vermitteln...»

Beachtenswert ist das letzte Kapitel, *Die Fremdheit*, wo B.-Ch. darauf hinweist, wie gross die Unkenntnis des jüdischen Gebetslebens auch heute noch in manchen christlichen Kreisen ist: «Der Zaun der Fremdheit ist noch nicht abgebrochen, nur hier und dort sind erste Breschen in diesen Zaun gelegt» (S. 214).

Was man vermisst, sind Hinweise auf einschlägige Literatur, obwohl der Vf. ausdrücklich betont, sie immer wieder zu Rate gezogen zu haben (S. 7).

Der bereits eingangs erwähnte Rabbiner J. J. Petuchowski gibt seinem schönen Bändchen mit ausgewählten und kommentierten Stücken aus dem reichen jüdischen Gebetschatz den Titel *Gottesdienst des Herzens*, im Anschluss an die Aussage des Talmuds (Ta'an. 2a): «Welches ist der Gottesdienst, der im Herzen stattfindet? Du musst sagen: Das Gebet!» Vor allem der jüdischen Mystik war es ja immer wieder darum zu tun, zu verhindern, dass das Gebet nicht im Formelwesen erstarrt, sondern wirklich in erster Linie *Avodat ha-lev*, «Dienst des Herzens» bleibt. Es ist zu begrüßen, dass nun neben allen gelehrten und didaktischen Abhandlungen über das Gebet auch dieses Gebet selbst durch seine oft so ergreifenden und tief sinnigen Texte zu uns spricht.

K. H.

Elie Wiesel, ADAM ODER DAS GEHEIMNIS DES ANFANGS. Brüderliche Urgestalten. Herder Verlag, Freiburg i. Br. 1980. 232 S.

Mit diesem Buch wird die Serie der deutschen Übersetzungen der Bücher E. W.'s fortgesetzt. Diesmal handelt es sich um die 1975 bei den Editions du Seuil in Paris erschienene *Célébration Biblique*.

W. behandelt darin auf dem Boden des Midrasch, der so farbigen und gleichzeitig wirklichkeitsnahen alten jüdischen Bibelinterpretation, eine Reihe biblischer Gestalten, die uns

auf diese Weise erstaunlich nahegebracht werden: Adam, Kain, Isaak, Abraham, Joseph, Jakob, Moses und Hiob.

Der Lebensweg dieser biblischen Gestalten mit seinen Höhen und Tiefen ist ein Teil der langen jüdischen Geschichte. Wie W. im Vorwort bemerkt (S. 9), haben die Legenden daran ebenso Anteil wie die eigentlichen Fakten (soweit man dieses Wort bei der älteren biblischen Geschichte überhaupt gebrauchen kann). «Der Midrasch ... spiegelt zugleich die gelebte und erträumte Wirklichkeit Israels wider, und sie übt oft Einfluss auf unsere eigene Wirklichkeit aus.»

K. H.

Jakob J. Petuchowski, DIE STIMME VOM SINAI. Ein rabbinisches Lesebuch zu den Zehn Geboten. Herder Verlag, Freiburg i. Br. 1981. 128 S. DM 18,80.

Mit diesem Band setzt der Herder-Verlag eine mit zwei anderen Büchern: *Es lehrten unsere Meister* (1979) und *Ferner lehrten unsere Meister* (1980) begonnene Serie fort, deren Zweck es ist (S. 9), «dem modernen Leser etwas von der Theologie der alten Rabbinen zu vermitteln».

Wieder ist es Prof. Petuchowski, der das vorliegende Lesebuch zusammengestellt hat. Er hat sich dieser Aufgabe in der bestmöglichen Weise unterzogen, indem er auch hier der reichen rabbinischen Literatur selbst das Wort erteilt hat. Wenn auch das Judentum in seiner traditionellen Sicht alle Gebote der Thora ohne Unterschied als normativen Ausdruck des göttlichen Willens auf dieselbe Stufe stellt und sich oftmals dem Versuch widersetzt hat, den Zehn Geboten eine Sonderstellung einzuräumen, so sind und bleiben sie doch eine für die ganze Menschheit gültige Zusammenfassung theologischer und ethischer Normen.

Nehmen wir also das Büchlein zur Hand und lassen wir uns von den Meistern der jüdischen Tradition über den Sinn der Zehn Gebote belehren!

K. H.

Hans Jürgen Schulz (Hrsg.), MEIN JUDENTUM. Kreuz Verlag, Stuttgart 1979. 286 S.

Dieser Sammelband, in dem zwanzig Menschen jüdischer Herkunft zu Worte kommen, ist ein wahres Spektrum der Komplexität des Begriffs «Jude».

Der Hrsg. weist im Vorwort darauf hin, dass die Mitarbeiter an diesem Buch unter dem Gesichtspunkt grösstmöglicher Verschiedenheit ausgewählt wurden: Gläubige und Ungläubige, Orthodoxe und Liberale, Atheisten und Konvertiten. So finden wir Namen wie die der Philosophin Jeanne Hersch, des Politikwissenschaftlers Alfred Grosser, des Pädagogen und Psychologen Ernst Simon, der Schriftsteller Manès Sperber und Wolfgang Hildesheimer u.a. Jeder der Autoren liefert seinen ganz persönlichen Beitrag und seine Sicht des Judeseins, die vom Hinnehmen einer durch die Umstände der Herkunft bedingten und an sich für den Befragten indifferenten Gegebenheit bis zum positiven Engagement und Bekenntnis reicht.

K. H.

Alex Carmel, CHRISTEN ALS PIONIERE IM HEILIGEN LAND. Ein Beitrag zur Geschichte der Pilgermission und des Wiederaufbaus Palästinas im 19. Jhd. 204 S. mit 32 Fotos. Kart. 34.80. ISBN 3 7245 0476 4. Basel, F. Reinhardt 1981.

Das auf grossteils noch unveröffentlichten Quellen beruhende Werk zeigt auf, dass es ein der ersten jüdischen Einwanderungswelle von 1882 vorausgehendes christliches Interesse an einer Entwicklung des «noch unter dem Fluch liegenden Heiligen Landes» (27 vgl. 38.100.136) gab. Übereinstimmend mit Plänen Sir Moses Montefiores, aber unterschieden von späterer zionistischer Aufbauarbeit, war *Jerusalem* das «Lieblingskind» (93.191) des von Basel aus wirkenden C. F. Spittler. Die Aussendung von Brüdern seiner Pilgermission sollte als eigene Unternehmung scheitern, aber Same und Wegbereitung für die *humanitäre Entwicklung* des Landes (das Syrische Waisenhaus J. G. Schnellers, Talitha kumi Th. Fliedners) und die *jüdische Ansiedlung* werden (Bau der Bahn Jaffa-Jerusalem, Belegung der Wirtschaft und Erschliessung neuer jüdischer Wohnquartiere ausserhalb der Altstadt Jerusalems durch C. Schick und J. Frutiger). In diesem Zusammenhang sei angemerkt, dass sich hinter dem mit dem Seidenbau beauftragten Bruder Collin kein anderer verbirgt als Bernhard Baruch Collin-Bernoulli aus Offenbach a.M. (1824-1899), der nachmalige Gründer des Basler Konsumvereins und einer der drei Basler Protestanten, die Theodor Herzl bei der Vorbereitung des 1. Zionistenkongresses tatkräftig unterstützten. — Im 2. Kapitel widerfährt dem trotz lähmender christlicher Querelen zielbewussten erzieherischen Wirken des zweiten anglikanischen Bischofs von Jerusalem, des Jurassiers Samuel Gobat, wohlthuende Gerechtigkeit. Das gefällig hergestellte, mit z.T. seltenem Bildmaterial aus dem Privatbesitz des Verfassers ausgestattete Buch ist gewiss eins der schönsten Geschenke zum 200. Geburtstag der Basler Christentumsgesellschaft. Aus der Feder des Dozenten für die neuere Geschichte von Erez Israel an der Universität Haifa stammend stellt es eine notwendige Ergänzung zum Standardwerk von Y. Ben Arie, *A City Reflected in its Times — Jerusalem in the Nineteenth Century* (1977-79) dar.

Thomas Willi, Basel.

Anatol Leszczyński, Żydzi ziemi bielskiej od połowy XVII w. do 1795 r. Studium osadnicze, prawne i ekonomiczne (DIE JUDEN IN DER PROVINZ BIELSK VON DER MITTE DES 17. JHD. BIS 1795. Eine siedlungsrechts- und wirtschaftsgeschichtliche Studie), Warszawa-Wrocław-Kraków-Gdańsk : Ossolineum 1980, 276 S. 45,— zł.

Mit seiner Arbeit will der Verfasser «eine Darstellung der Geschichte der Juden der Städte und Dörfer der Provinz Bielsk (dem Grenzgebiet zwischen der Krone und Litauen) innerhalb der nach ihrem Anschluss als Teil der Wojewodschaft Podlasie an die Krone, der 1569 erfolgt war, festgelegten Grenzen» geben (S. 6) und damit eine in der jüdischen wie polnischen Historiographie bestehende Lücke schliessen helfen. Und dies ist ihm denn auch überzeugend gelungen.

Dass die Geschichte der Juden in der Provinz Bielsk in den bisherigen Veröffentlichungen zur Geschichte der Juden in Polen sowie zur polnischen Geschichte nicht die ihr gebührende Aufmerksamkeit auf sich gelenkt hat, ist einigermaßen überraschend; denn die wechselvolle Geschichte ist nicht nur sehr interessant, sondern weist zudem einige Besonderheiten auf, die vor allem durch die Lage der Provinz im Grenzgebiet zwischen der Krone und Litauen bedingt sind. Vielen Generationen jüdischer Emigranten bot sie eine neue Heimat, nachdem sie aus den Städten Litauens ebenso wie Klein- oder Grosspolens, wenn diese das Privilegium de non tolerandis Judaeis erhalten hatten, vertrieben worden waren. Gleichermassen war sie aber auch das Residuum von jüdischen Flüchtlingen aus Mittel- und Westeuropa wie auch derer, die z.B. vor den Truppen Chmielnickijs um die Mitte des 17. Jhd. aus ukrainischem oder galizischem Gebiet geflohen waren. Die Geschichte dieser vielfältigen Immigration in die Provinz Bielsk, zu der Städte wie Białystok, Tykocin, Boćki, Orla und Augustów, um nur einige von denen zu nennen, in denen es späterhin

bedeutende jüdische Gemeinden geben sollte, untersucht Verfasser denn auch eingehend im ersten Kapitel seines Buches, in dem er die vier Phasen der Immigration und Siedlung behandelt (S. 14-17). Den Schwerpunkt der Arbeit bilden gleichwohl die Untersuchungen zur Rechts- und Wirtschaftsgeschichte. Im Kap. II (S. 48-98) beschäftigt sich der Autor ausführlich mit der rechtlichen Stellung der Juden in der Provinz, die trotz aller auch dort bestehenden Beschränkungen und Belastungen weitaus erträglicher war als in anderen Regionen und Städten Europas in der genannten Zeit. Die folgenden Kapitel sind den wirtschaftlichen Verhältnissen gewidmet: Kap. III (S. 99-141) befasst sich mit dem von den Juden betriebenen Handwerk und Gewerbe, Kap. IV (S. 142-187) mit Handel und Handels-gütern und Kap. V (S. 188-233) mit den Finanzgeschäften und dem Pachtwesen. Ein englisches Summary (S. 246-255) und ausführliche Indices, Personen- und Ortsregister, schliessen den bemerkenswerten Band ab.

Bei dem Buch handelt es sich um die gedruckte Fassung der Doktorarbeit des Autors aus dem Jahre 1977. Es zeichnet sich durch die ausserordentlich umfängliche Dokumentation der einzelnen Kapitel aus, sowohl im Hinblick auf die ausgewertete Sekundärliteratur als auch, und dies in ganz besonderer Weise, auf die Einbeziehung einer erstaunlichen Fülle von bisher unveröffentlichten Archivmaterialien (in erster Linie freilich polnischsprachiger), deren Fundorte auf S. 242-245 aufgelistet sind. Da der Verfasser diese seine Arbeit selber nur als «Einstieg zu weiteren Untersuchungen zur Geschichte der Juden im Grenzgebiet zwischen der Krone und Litauen» betrachtet (S. 12), darf man fernerhin also weitere tief-schürfende Arbeiten von ihm erwarten, deren Erscheinen der Leser dieses Buches gerne entgegenseht.

Stefan Schreiner.

Maurycy Horn (ed.), Trzydzieści pięć lat działalności Żydowskiego Instytutu Historycznego w Polsce Ludowej (35 JAHRE TÄTIGKEIT DES JÜDISCH-HISTORISCHEN INSTITUTS IN VOLKSPOLEN), Warszawa: PWN 1980, 161, LXX S., 60. — zł.

Der hier anzuzeigende Sammelband will keine Festschrift sein; vielmehr haben es sich die Autoren (sämtlich Mitarbeiter des Instituts) zur Aufgabe gemacht, in ihren Artikeln Auskunft über die Einrichtungen sowie die Arbeit des Instituts in den Jahren seit der Neugründung nach dem Zweiten Weltkrieg zu geben.

Das Institut, in gewissem Sinne eine «Tochtergründung» des Jidisher Wisnschaftlecher Instituts Wilna, wurde 1928 als «Lehrhaus für Jüdische Wissenschaften» eingerichtet. Die Naziokkupation Polens setzte seiner Arbeit ein jähes Ende. Doch bereits am 1.10.1944 nahm die Jüdische Historische Kommission beim Zentralrat der Juden in Polen im eben befreiten Lublin die Arbeit wieder auf. Im Jahr darauf zog das Institut nach Łódź um; seit Sommer 1947 hat es seinen Sitz in Warszawa, dort, wo es gegründet worden war.

Auf die weitere Geschichte des Instituts von 1944 bis 1979 geht ausführlich Maurycy Horn, der gegenwärtige Direktor, in seinem Beitrag ein (S. 5-46). Das Schwergewicht legt der Autor dabei auf die Darstellung der wissenschaftlichen und vielfältigen publizistischen Tätigkeit der Mitarbeiter des Instituts, deren Namen hier gar nicht alle genannt werden können. Einen Einblick in das Archiv und die Geschichte seiner Sammlungen gibt Vicedirektor Zygmunt Hoffmann in seinem Aufsatz (S. 47-60). Erna Podhorizer-Sandel und Karol Móravski berichten von der Arbeit des Instituts museums und seinen drei ständigen Ausstellungen («Galerie jüdischer Maler», «Geschichte der Juden in Polen bis 1939» und «Der Leidensweg der Juden in den Jahren der Naziokkupation») (S. 61-70). Adam Bielecki informiert über die Bibliothek (S. 71-75), während Mieczysław Hoffmann schliesslich den

Sachkatalog der Bibliothek vorstellt (S. 77-79). Die beigegebenen Abbildungen (S. 137-160) bieten willkommene Illustrationen zu den einzelnen Artikeln.

Um die Lektüre dieses höchst lesenswerten Reports einem grösseren Leserkreis zu ermöglichen, sind von allen Beiträgen gekürzte Fassungen in englischer (S. 83-126) und jiddischer Sprache (S. I-LXX) in den Band aufgenommen worden.

Stefan Schreiner.

Werner Ekschmidt, DAS GEDÄCHTNIS DER VÖLKER. Hieroglyphen, Schriften und Schriftfunde. Heyne Sachbuch Nr. 7106. Wilhelm Heyne Verlag, München 1980. 432 S. DM 10,80.

Auch mit dem vorliegenden Taschenbuch wird wieder ein wichtiges Gebiet einer breiteren Information geöffnet, tritt doch mit der Erscheinung der Schrift die Menschheit erst in die «geschichtliche» Phase ihrer Existenz ein. Die wichtigsten «Schriftvölker des Altertums und das kulturelle Erbe, das sie uns hinterlassen haben, werden uns in immer leicht lesbarer, oft spannender Form vorgeführt: Babylonier, Assyrer, Ägypter, die Archive von Ugarit, die Mykenen, Griechen, Römer u.s.w. Ein eigenes Kapitel ist den Schriftrollen vom Toten Meer gewidmet. In dem Abschnitt *Die Papyri und das Neue Testament* geht der Vf. auch auf die ältesten Textüberlieferungen des Neuen Testaments ein und kommt dabei zu folgendem Schluss (S. 304):

Alle Papyrusfunde, soweit sie bis jetzt ans Licht gekommen sind, bestätigen die Verlässlichkeit der späteren Überlieferung, und es ist ganz unwahrscheinlich, dass zukünftige Funde etwas daran ändern werden. Ohne Zweifel haben wir die neutestamentlichen Schriften in der Form vor uns, die sie auch in der Alten Kirche, spätestens im 2. Jahrhundert, besaßen ... Historisch beweisen wird man die christlichen Heilstatsachen niemals können ... dennoch ist es nichts Geringes, feststellen zu können, dass kein zweites antikes Buch auch nur annähernd so gut überliefert ist wie das Neue Testament.

Eine ausführliche Bibliographie, sowie ein Namen- und Sachregister vervollständigen diesen interessanten Band, dem auch mehrere Illustrationen in- und ausserhalb des Textes beigegeben sind.

K. H.

ZEITSCHRIFTENÜBERBLICK

DIAKONIA, Freiburg, 12 (5/1981)

Petuchowski, J. J. Humor i.d. jüdischen Theologie (329-334).

FRANKFURTER HEFTE 36 (7/1981)

Hoffer, W. Jüdische Schicksale in Marokko (37-42).